

Dialogue du Chapon et de la Poularde (1763)

Sommeils de la veine satirique, les dialogues voltairiens usent souvent de procédés obliques pour adresser des critiques à la société européenne : le détour fictif par un « ailleurs » ou par un « autre » permet de changer radicalement de perspective. Cet autre, ici, est l'animal : un chapon et une poularde sont sur le point d'être tués pour être mangés ; chacun tient sa place dans la dénonciation de cette violence, ignorant, ignorant ou s'indignant, dans un échange vif où il faut essayer d'entendre la voix et la visée particulièrement sombres de l'auteur.

« Pour ce qui est de rôtir les hommes »

LA POULARDE. — Eh bien, quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON. — Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE. — Nous manger ! ah, les monstres !

LE CHAPON. — C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant

quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crévent

les yeux pour que nous n'ayons point de distraction ; enfin, le jour de la fête

étant venu, ils nous attachent les plumes, nous coupent la gorge, et nous font

rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de

nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre : l'un dit que nous sentons la

noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses, nos bras,

notre croupion ; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE. — Quels abominables coquins ! je suis prête à m'évanouir.

Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je serai rôtie et mangée !

Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON. — Non, m'amie ; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que

les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE. — La détestable engance ! Je parle qu'en nous dévorant ils se

mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n'était.

LE CHAPON. — Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c'en

est une) que ces animaux, qui sont bipèdes comme nous, et qui sont fort au-

dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent

avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs

chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs

cousins et à leurs frères ; que même, dans le pays où nous sommes, il y avait eu

un nommé Débonnaire² qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais

pour ce qui est de rôtir les hommes, rien n'a été plus commun parmi cette

espèce. Mes deux abbés disaient qu'ils en avaient rôté plus de vingt mille pour

de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne

m'importent guère.

VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, vol. XXV, « Mélanges ».

LIRE : La barbarie des animaux sans plumes
1. Quels sont les rôles respectifs du Chapon et de la Poularde dans l'avancée du dialogue ?
2. Par quels termes les humains sont-ils désignés ? Avec quel lexique le sort des bêtes est-il décrit ? En quoi y a-t-il ici satire ?
3. Quelle thèse se dégage du texte ? À quels actes est-il fait allusion ? Pourquoi présenter cette thèse de façon indirecte ? Qu'est-ce qui fait la noirceur de cet échange ?